



HAL
open science

Inspiration triangulaire. Musique, tourisme et développement à Madagascar

Marie-Pierre Gibert, Ulrike Hanna Meinhof

► **To cite this version:**

Marie-Pierre Gibert, Ulrike Hanna Meinhof. Inspiration triangulaire. Musique, tourisme et développement à Madagascar. Cahiers d'études africaines, 2009, Tourisimes, 49 (193-194), pp.227-256. 10.4000/etudesaficaines.18699 . hal-01953312

HAL Id: hal-01953312

<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-01953312v1>

Submitted on 12 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Inspiration triangulaire. Musique, tourisme et développement à Madagascar

Inspirational Triangle. Music, Tourism and Development in Madagascar

Marie-Pierre Gibert et Ulrike Hanna Meinhof



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18699>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.18699

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2009

Pagination : 227-256

ISBN : 978-2-7132-2207-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marie-Pierre Gibert et Ulrike Hanna Meinhof, « Inspiration triangulaire. Musique, tourisme et développement à Madagascar », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 25 juin 2009, consulté le 23 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18699> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.18699

Marie-Pierre Gibert
& Ulrike Hanna Meinhof

Inspiration triangulaire

Musique, tourisme et développement à Madagascar

Maintien ou réinvention d'une vision inégalitaire évolutionniste et post-colonialiste entre Nord et Sud, incompréhensions réciproques, relations superficielles, non prise en compte des populations « visitées », autant de critiques qui ont longtemps été adressées tant aux projets de développement qu'aux activités touristiques¹. Dans une tentative de réponse, un tournant a été amorcé dans les années 1990 vers des pratiques encourageant la « participation locale »², *l'empowerment* ou le « développement durable » d'une part, l'émergence des concepts de « tourisme solidaire » ou « tourisme responsable »³ imaginés et valorisés par les professionnels du tourisme et du développement de l'autre. Ces solutions ne semblent pas pour autant être exemptes de problèmes, et en premier lieu celui d'un décalage entre rhétorique et pratique. Certes, la nécessité de « rendre la parole » aux premiers concernés est énoncée et encouragée par tous, et les grands organismes d'aide au développement (Banque Mondiale, FMI, etc.) ne sont pas en reste, mais cela ne semble pas toujours être le cas sur le terrain et les relations de pouvoir demeurent souvent inégales (Chabloz 2007 ; Goedefroit 2007 ; Pottier *et al.* 2003 ; Woost 1997). Dans le même temps, certains auteurs s'interrogent sur le rôle que joue « la nébuleuse des ONG du Sud » (Atlani-Duault 2005) dans

1. La littérature critique portant sur les actions de développement est immense. Pour trois étapes de la réflexion, voir par exemple ESCOBAR (1991), GOEDEFROIT & REVÉRET (2007), GRILLO & STIRRAT (1997).
2. Les Participatory Poverty Assessments (PPAS) sont ainsi mis en place par la Banque Mondiale et le FMI au milieu des années 1990 (POTTIER 2003 : 24-25). Voir notamment POTTIER *ET AL.* (2003) sur le rôle de(s) « savoir(s) local(aux) » dans les actions de développement.
3. Ou encore « tourisme responsable », « solidaire », « équitable », « alternatif », etc. Certains auteurs emploient chacun de ces termes dans une perspective différente (ZYSBERG 2004 : 19), d'autres les envisagent au contraire comme pouvant être utilisés comme des synonymes (CHABLOZ 2007 : 33). C'est cette seconde position que nous adopterons dans le présent article. Voir également E. COHEN (2002) pour un bilan sur ce rapport entre tourisme et « *sustainability* ».

une période où les grandes agences d'aide au développement encouragent l'action de la « société civile » locale.

C'est dans ce contexte que nous a semblée intéressante la découverte, au fil d'une recherche portant sur tout autre chose ou presque, de plusieurs situations où se construisent des relations d'échange et de soutien mutuel entre musiciens et organisations humanitaires et dans lesquelles le tourisme joue tantôt le rôle de déclencheur, tantôt au contraire découle de cette rencontre entre membres d'une ONG et artistes. Ces configurations nous sont apparues en explorant les réseaux de relations construites par des musiciens malgaches avec lesquels nous travaillons actuellement dans le cadre d'une recherche sur les réseaux transnationaux d'artistes à travers l'Afrique et l'Europe⁴.

Si les trois domaines — tourisme, développement⁵ et musique — sont aujourd'hui de plus en plus étudiés par les chercheurs en sciences humaines et sociales, soit pour eux-mêmes, soit dans leur articulation deux à deux, la triple mise en relation l'est encore rarement. C'est donc ce triangle d'interrelations où l'articulation entre ces trois entités peut s'effectuer selon différentes modalités, que nous nous proposons d'explorer ici en analysant les trajectoires et les motivations de différents acteurs. Les exemples sur lesquels s'appuie cet article présentent trois parcours différents qui mettent tous en relation un groupe de personnes associées à une ONG ou une association caritative⁶ allemande ou autrichienne, des populations malgaches vivant dans des régions souvent très pauvres du pays, et plusieurs musiciens malgaches engagés socialement et/ou politiquement dans leur propre pays. Dans les trois cas, ce qui nous intéresse particulièrement n'est pas tant de questionner la relation entre touristes et musiciens, touristes et habitants, ou encore touristes et « développeurs », que d'envisager l'expérience touristique comme « un moment » dans un parcours qui articule membres d'une ONG venus « du Nord », musiciens d'un pays dit « du Sud », et population locale.

-
4. L'ensemble du projet TNMundi est effectué grâce au financement du Arts and Humanities Research Council (Royaume-Uni) que nous tenons à remercier ici. Nos remerciements vont également à Sébastien Lodeiro, Dama, Laurent Berger, Natacha Borrel et les évaluateurs anonymes pour leurs remarques extrêmement constructives.
 5. Nous adopterons ici la position de GARDNER & LEWIS (1996 : 2) concernant le terme « développement » : étant lui même porteur des connotations « évolutionnistes » que l'on cherche à éviter, il nous est pourtant nécessaire de l'employer si l'on veut justement analyser ces pratiques et relations puisqu'il est de fait « un ensemble de pratiques et de relations » où agences, programmes de développement ou travailleurs sont des « entités objectives ».
 6. Dans cet article, nous utiliserons les termes « ONG » et « association caritative et/ou humanitaire » comme synonymes. L'expression « pratiques caritatives et humanitaires » sera envisagée au sens large, englobant à la fois les grosses structures institutionnelles (de type ONU ou Banque Mondiale) et les actions de coopérations organisées en petites structures indépendantes. C'est toutefois de ces dernières qu'il sera plus particulièrement question dans les cas présentés en détail ici.

Nous faisons l'hypothèse que l'arrivée dans le duo développement-tourisme d'une troisième dimension, celle des pratiques culturelles (ici la musique), et plus particulièrement de leurs acteurs, les musiciens, contribue à la fois à dépasser les incompréhensions entre membres d'une ONG venus d'Europe et population malgache qu'ils sont venus « aider », ainsi qu'à rééquilibrer — en partie au moins — les inégalités inévitablement créées par ces pratiques d'aide à sens unique⁷.

Tourisme, musique et développement : des relations duelles

Tourisme et musique partagent une longue histoire commune : des découvertes musicales faites aux siècles précédents par les grands voyageurs aux répertoires dansés et musicaux locaux revisités pour animer des soirées touristiques, en passant par les festivals de musique d'abord inspirés par Wagner il y a plus d'un siècle (Boret *et al.* 2005) ou la mise en valeur d'une ville ou d'une région grâce à son importance dans l'histoire de la musique. Ces différentes configurations, ainsi que leurs effets et raisons d'être, font l'objet de nombreuses recherches en sciences sociales depuis quelques décennies⁸. S'articulant en un débat sur les avantages et inconvénients de la mise en valeur d'un territoire par la présentation de ses pratiques artistiques⁹, ces recherches placent plus particulièrement les questions du « contact culturel » et de l'« authenticité » au centre de la réflexion. De fait, ces deux positions opposées étaient déjà soulignées par de Kadt (1979) à la fin des années 1970 dans son rapport rédigé pour l'Unesco et la Banque Mondiale. D'un côté, le tourisme est envisagé comme conduisant à la transformation (négative), voir à la « dégénérescence » des pratiques culturelles ou de l'artisanat d'une région ou d'un pays. De l'autre, le tourisme est vu comme permettant la conservation de produits ou de pratiques artistiques qui auraient sinon

-
7. Quoique pas toujours explicitement envisagée dans une perspective maussienne, et donc en termes de rupture du cycle de don et contre-don (MAUSS 1997), cette construction d'une inégalité entre donneurs et receveurs tient une grande place dans la littérature critique des pratiques de développement. Nous y reviendrons.
 8. Le thème du tourisme était ainsi au cœur du 4^e colloque de l'International Council of Traditional Music (ICTM) il y a plus de vingt ans (KAEPLER & LEWIN 1986), et il vient à nouveau d'être choisi pour le 25th Symposium of the ICTM Study Group on Ethnochoreology. Pour autant, le tourisme lui-même a mis longtemps à s'imposer en anthropologie sociale et sociologie comme sujet d'étude « sérieux », et peut-être davantage encore dans l'espace francophone comme le rappellent souvent les éditeurs de divers numéros spéciaux parus récemment (PICARD & MICHAUD 2001 ; DOQUET & LE MENESTREL 2006 ; RÉAU & POUPEAU 2007).
 9. Depuis les premières conclusions du rapport rendu par DE KADT (1979) jusqu'à aujourd'hui, et concernant des lieux extrêmement divers : du Royaume-Uni (COHEN 1997) à Bali (BRUNER 2005) en passant par Goa (SALDANHA 2002) ou certaines régions rurales de l'Australie (GIBSON 2002 ; GIBSON & CONNELL 2005).

disparu, et/ou stimulant la créativité et l'innovation des artistes et artisans (de Kadet 1979)¹⁰, à tel point que certains auteurs parlent même de « commercial value of art for tourism » (Zeppell & Hall cités dans Smith 2003 : 137). Le présent article n'a cependant pas l'intention de prendre directement position dans ce débat, mais de se pencher plus particulièrement sur la relation de découverte réciproque qui lie musique et tourisme. La découverte d'une musique peut en effet faire naître le désir d'aller dans le pays d'origine des musiciens, et réciproquement, séjourner dans un pays mène souvent à en aimer la (une, des) musique(s).

Cette question de mise en valeur d'un lieu par l'utilisation de pratiques artistiques nous conduit vers le pôle du développement puisqu'elle est extrêmement présente tant dans la littérature *du* développement que dans celle, critique, *sur* le développement. D'autres liens existent entre ces deux domaines, mais ils ne font encore qu'assez rarement l'objet de recherches empiriques. Il existe ainsi des ONG qui tendent à intégrer dans leurs programmes le financement de projets dits « culturels » en soutenant les artistes locaux¹¹ et/ou qui utilisent les arts comme vecteurs de certaines de leurs actions. Par ailleurs, un certain nombre de musiciens de renom participent de façon ponctuelle à diverses campagnes de sensibilisation d'aide et de développement, ces actions étant souvent connues grâce à leur large médiatisation¹². Quoique cette utilisation de la musique comme vecteur de sensibilisation soit présente dans certains parcours analysés dans cet article, la relation entre musique/musiciens et ONG explorée ici est un peu différente : les musiciens malgaches jouent ici le rôle d'interface entre associations humanitaires européennes et paysans malgaches.

10. Sur cet intérêt des grands organismes de développement pour l'activité touristique dès les années 1960, voir MICHAUD (2001 : 15).

11. C'est le cas notamment de l'une des ONG présente à Madagascar et étudiée dans le cadre de notre recherche, Azafady, <<http://www.azafady.org/>>. Ce type de financement se lit également en filigrane dans de nombreux articles sans pour autant être traité directement ; voir par exemple GILMAN & FENN (2006) ou PARDUE (2004).

12. On pensera ainsi aux nombreux musiciens et chanteurs sollicités par les organismes d'aide au développement tel que l'Unesco ou la Banque Mondiale. Un exemple parmi tant d'autres est celui d'une dizaine d'artistes africains célèbres (et parmi eux le musicien malgache Jaobjoby) enregistrant *We are the Drums* (2004) dans le cadre d'un des projets destinés à atteindre les « UN Millennium Development Goals ». Une autre forme de cette imbrication entre musique, engagement politique et ONG est celle que l'on retrouve dans le travail de l'ONG britannique Sandblast, <<http://www.sandblast-arts.org/>> avec le groupe saharawi Tiris, ou encore du projet Desert Rebel, <<http://desertrebel.com/>> auquel F. BENSIGNOR (2006) a dernièrement consacré un article et F. BERGERON (2005) un film documentaire. De manière différente, et souvent contestée, citons les concerts multisites du Live 8, organisés par Bob Geldof en collaboration avec le mouvement Global Call to Action Against Poverty. À ce sujet, voir l'article de BICUM (2007 : 111) qui envisage ce spectacle du Live 8 comme une « popularisation du développement » largement prise en charge par l'État britannique.

Enfin, et comme cela a déjà été mentionné en introduction, au croisement, d'une part, de la réorientation des politiques de développement vers des méthodes de « participation locale » et, d'autre part, des nombreuses recherches menées depuis plusieurs décennies sur les impacts sociaux, culturels et environnementaux du tourisme, a émergé le concept de « tourisme durable ». C'est particulièrement le cas à Madagascar depuis la fin des années 1980 comme le montre B. Sarrasin (2005 : 171 sq.) qui parle d'une « instrumentalisation du tourisme pour l'environnement ». Les travaux récents montrent cependant que les relations construites dans ces nouveaux contextes entre touristes « responsables » et habitants des régions dites « à développer » demeurent problématiques¹³. L'une des formes extrêmes de ce type de tourisme à la frontière des pratiques humanitaires est celle de volontariat ou de bénévolat¹⁴ dans certaines ONG : des voyageurs curieux ou engagés socialement découvrent ces programmes de volontariat et décident d'y participer comme alternative à un tourisme « plus direct ». Ils deviennent alors travailleurs humanitaires temporaires et cela les mène parfois à occuper ensuite un poste permanent dans une ONG. Toutefois, quoique de tels liens entre expérience touristique et engagement dans les pratiques caritatives et humanitaires apparaissent parfois furtivement ou implicitement au détour de certains travaux de chercheurs en sciences sociales¹⁵, seuls quelques-uns de ces travaux questionnent directement ce point de contact entre tourisme et développement. C'est le cas notamment de X. Zunigo (2007) qui envisage le volontariat comme « figure spécifique du tourisme »¹⁶ ou d'E. Grégoire (2006) qui montre comment séjours touristiques et naissances de petites ONG sensibilisées aux conditions de vie des populations touaregs du Niger sont intimement liés. C'est donc sous cet angle, tant thématique que méthodologique, que nous nous proposons d'explorer la relation développement-tourisme.

-
13. Un certain nombre de travaux récents se penchent sur les relations entre touristes et populations locales : CHABLOZ (2007) analyse les décalages ou « malentendus » qui persistent entre chacun ; BRUNER (2005) développe la notion de « touristic borderzone » ; CAUVIN VERNER (2007) s'intéresse aux imaginaires réciproques et aux stratégies — calculées ou non — de repositionnement qui ont lieu dans ces interactions ; ou encore MOWFORTH & MUNT (1998).
 14. Sur la différence entre volontariat et bénévolat, voir SIMÉANT (2001) et ZUNIGO (2007).
 15. C'est le cas par exemple dans CHABLOZ (2007 : 47), ROTH (2007 : 8) et SIMÉANT (2001 : 49). Pour des travaux analysant plus particulièrement les trajectoires de divers membres d'organismes humanitaires, voir KAUFMANN (1997), ROTH (2007), SIMÉANT (2001), ainsi que le chapitre 5 de MOWFORTH & MUNT (1998).
 16. L'article de ZUNIGO (2007) montre bien cette possible superposition entre tourisme et pratique humanitaire et caritative, non pas dans la perspective habituelle des travaux portant sur le tourisme solidaire mais en étudiant les ambiguïtés qui entourent la pratique du volontariat.

Analyse des discours, représentations et perceptions

Logique d'exposition et logique de recherche sont souvent différentes. Notre point d'entrée dans ce travail ne fut ni Madagascar, ni les ONG européennes, mais d'abord un musicien malgache, Zafimahaleo Rasolofondraosolo — dit Dama —, membre du groupe Mahaleo, puis l'ensemble des Mahaleo et finalement d'autres artistes malgaches. C'est en suivant le parcours de chacun que sont apparus ces multiples liens avec des ONG européennes, ainsi que les points de contacts qui existent entre ces ONG. C'est donc déjà selon la perspective de ces deux groupes d'acteurs — musiciens et membres d'ONG — que nous avons pénétré le « monde du développement ». Ce sera cette même perspective que nous adopterons dans le présent article, cherchant à interroger leurs discours, leurs perceptions, et leurs motivations, concernant des rencontres et une expérience d'aide au développement qu'ils considèrent comme réussies.

Partant des récits que font les membres de trois associations européennes (l'une allemande, les deux autres autrichiennes), nous chercherons à comprendre comment ce qu'ils disent d'eux-mêmes et de leurs expériences guide et influence leurs pratiques sur le terrain. Selon S. Goedefroit et J.-P. Revéret (2007 : 14), « Madagascar est peut-être, plus que d'autres pays, le réceptacle d'un déversement de projets de développement, sans doute à cause des fantasmes que fait naître la situation d'extrême pauvreté dans laquelle se trouve la population, opposée à l'extrême richesse de la biodiversité de celle qu'on appelle la Grande Île ». Or ce qui nous intéresse ici est justement la manière dont les protagonistes de ces trois histoires de vie articulent cette tension entre un imaginaire misérabiliste et/ou paternaliste souvent prégnant dans les représentations de « la pauvreté dans le Tiers Monde » (Street 1994) et une perspective plus égalitaire fondée sur une relation d'échange qu'ils mettent peu à peu en place avec des artistes malgaches.

Une large partie de ce travail prendra donc appui sur les discours — d'où le parti pris de publier de longs extraits d'entretiens —, que l'on mettra en regard des expériences de vie quotidienne de ces acteurs, de leurs différents projets et de leurs réseaux de connaissances¹⁷. L'approche sera résolument constructiviste puisqu'il s'agira de saisir au plus près les relations qui se développent entre les différents acteurs, ainsi que les réseaux qu'ils mobilisent et/ou mettent en place. Adoptant le point de vue des « développeurs » et des artistes pour mieux le questionner, cet article n'a en revanche pas pour but d'analyser la mise en pratique de ces discours dans les villages malgaches concernés, ni d'en évaluer les conséquences en termes de développement. D'autre part, dans la mesure où, au commencement de ce travail

17. Le « terrain » ethnographique n'est donc pas ici à envisager en termes de lieu, mais d'individus que l'on suit au fil de leurs activités, de leurs déplacements et de leurs rencontres.

se trouve une recherche portant sur les réseaux des artistes, et non sur des questions touchant au développement ou aux organisations humanitaires, il ne s'agit ici que de résultats exploratoires, d'une première étape de réflexion sur ces relations triangulaires qui lient tourisme, développement et musique.

Dans un premier temps nous nous pencherons de manière très empirique et volontairement très peu analytique sur trois cas de « développeurs » : quelle est leur trajectoire, quel rôle joue le tourisme dans ce parcours, et comment la musique et les musiciens entrent à leur tour dans l'histoire. Dans une seconde partie, nous nous arrêterons sur les points qui, communs à tous ces récits, nous semblent concourir à ce qui est perçu par les acteurs comme un rééquilibrage des relations entre « développeurs » et « populations locales » par l'intermédiaire d'une troisième catégorie d'acteurs que sont les musiciens, et la mise en place d'un système de réseaux qui s'articulent à la fois au niveau du local, du régional, du national et du transnational¹⁸.

Histoires d'une rencontre

Du tourisme à l'aide au développement, *via* la musique :
l'histoire d'Anne et Erich et l'association Freunde Madagaskars

L'activité touristique est au point de départ de tout le parcours d'A. et E., couple d'Allemands vivant à Munich¹⁹. Au milieu des années 1980, ils découvrent Madagascar « par hasard » lors d'un voyage touristique à l'île Maurice au cours duquel leur avion survole la Grande île. Ils s'y rendent quelques années plus tard et, enchantés par ce séjour, ils multiplient leurs voyages pendant les années qui suivent.

« C'était en 1987, notre premier voyage à Madagascar, et on s'est baladé dans tout le pays avec un sac à dos, sans plans précis. On est tombés amoureux du pays, on ne pouvait plus partir de là, on a rencontré des gens, et l'année d'après on était de retour. Et ainsi de suite pendant ces 20 dernières années, on est retournés à Madagascar très régulièrement, une fois par an, des fois même deux [...] » (Erich)²⁰.

18. Dans leur introduction au récent numéro de la revue *Autrepart* intitulé « Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales » DOQUET et LE MENESTREL (2006) déploieraient le manque d'études empiriques qui dépassent le cadre avant tout local des travaux portant sur le tourisme, alors même qu'elles étaient convaincues de l'existence de réseaux beaucoup plus larges.

19. Retraités tous les deux depuis quelques années à peine. Erich est titulaire d'un master de sociologie et a mené pendant trente ans des recherches sur la jeunesse au sein du German Youth Institute de Munich. De son côté, Anne fut longtemps directrice d'un large centre comprenant plusieurs jardins d'enfants et garderies.

20. Sauf indication contraire, les entretiens retranscrits ici ont été menés en allemand (ou dialecte autrichien de la région de Altmünster dans le cas de H. et S.) par Ulrike H. Meinhof, puis traduits en français par les auteurs pour les besoins de cette publication.

Ces nombreuses et régulières demandes de visa pour Madagascar finissent par attirer l'attention du conseiller honoraire de l'ambassade malgache en Allemagne qui leur téléphone un jour pour leur proposer d'adhérer à l'association d'envergure nationale *Deutsch-Madagassischer Verein* (Association germano-malgache), qui organise et finance divers projets de développement à Madagascar²¹. Puis, lors de la première réunion de cette association, ils découvrent l'existence d'une petite ONG, *Freunde Madagaskars*²² (Les Amis de Madagascar), nouvellement créée par des Munichois à leur retour d'un séjour touristique à Madagascar, et destinée à aider les enfants d'une école de la petite ville de Belo-sur-Tsiribihina, à l'ouest de l'île. E. et A. en deviennent également membres²³. Leur entrée dans ces deux associations marque donc leur passage vers le monde de l'humanitaire et du caritatif. S'impliquant toujours davantage dans les projets de l'une et l'autre des associations, ils multiplient leurs voyages à Madagascar, combinant désormais accompagnement de la mise en place de projets de développement et tourisme. Mais, peu à peu, ils réalisent que ce type de projets ne va pas sans problèmes, car ils sont construits sur des illusions d'Européens désireux de faire le bien en allant aider les « pauvres Malgaches dans le besoin », mais ne parviennent pas à saisir la réalité du terrain. E. et A. ressentent donc de plus en plus le besoin d'une médiation locale. Ce faisant, ils prennent conscience, à l'échelle de leur propre expérience, de ce que les anthropologues du développement montrent du doigt depuis plusieurs décennies, à savoir les incompréhensions réciproques et la non-viabilité de projets créés hors du contexte local de leur application. L'association engage alors un enseignant malgache également formé à la mise en place de projets de développement, et désireux d'aller travailler à Belo car il vient originellement de cette région. Il met en place un large programme qui ne concerne plus seulement les conditions de travail dans l'école et le bien-être des enfants, mais s'intéresse plus largement aux familles de ces élèves.

Puis une autre rencontre va permettre à E. et A. de poursuivre dans cette direction de médiation « locale ». Lors d'une célébration, à Berlin, du jour de l'Indépendance malgache, ils font la connaissance d'un musicien malgache venu jouer pour l'occasion et, par son intermédiaire, établissent le contact avec son frère Ricky, musicien renommé vivant à Antananarivo. Ricky est également co-créateur, avec le musicien Dama du groupe malgache *Mahaleo*²⁴, du projet malgache *Voajanahari* dont le but est de sensibiliser

21. <<http://www.dmve.de>>.

22. <<http://www.freunde-madagaskars.de>>.

23. Leur participation à cette association est devenue de plus en plus centrale au fil des années, à tel point qu'Erich en est aujourd'hui le président.

24. Dama est l'un des sept membres d'un des groupes les plus connus à Madagascar, *Mahaleo*, créé en 1972 lors des mouvements de protestation populaire qui secouent Madagascar et mènent finalement au renversement du gouvernement néo-colonial. De cet engagement politique dans les années 1970 découle la direction prise jusqu'à aujourd'hui par chacun des musiciens dans divers engagements sociaux, environnementaux et/ou politiques. Dama (chant, guitare et harmonica) est socio-

divers publics (malgaches et étrangers, ruraux et urbains) à la situation de Madagascar par l'intermédiaire de concerts-débats donnant la parole au public²⁵. Ainsi, lorsque Ricky, Dama et Hajazz (autre musicien malgache) viennent présenter ce projet près de Cologne quelques temps plus tard, E. et A. s'y rendent puis rejoignent les artistes après le concert. Enthousiasmés et fascinés par Ricky et Dama, tant par leur dimension d'artistes que d'êtres humains, et par les buts de l'association Voajanahari, ils leur proposent de collaborer à l'un des projets mené par Freunde Madagaskars.

« Dama et Ricky ont accepté et ont donné un concert formidable à Belo [...]. Les gens nous ont dit que c'était l'événement culturel le plus important dans toute l'histoire de la ville. [...] Et tout le public a mis ses plus beaux habits, et tous les gens importants de la ville étaient présents aussi, et au final il est venu près de 500 personnes » (Erich).

Grâce au concert bénévole organisé en soutien à l'association Freunde Madagaskars, et plus généralement à la venue de ces artistes à Belo-sur-Tsiribihina, les habitants de la ville venus assister au concert commencent véritablement à s'ouvrir de leurs préoccupations devant E. et A., par l'intermédiaire des musiciens.

« Lors de notre dernière visite liée au concert de Dama et Ricky à Belo, les représentants des associations de paysans sont venus à l'hôtel où était Dama et pendant toute une matinée, Dama a dû discuter des problèmes des paysans avec eux. Et c'est à ce moment-là que nous nous sommes rendus compte que nos limitations à l'école, le professeur et les enfants, n'étaient pas tenables à long terme, mais qu'au contraire nous devons nous attaquer à une perspective plus large. Et comme 90 à 95 % de la population est constituée de paysans, l'éducation des enfants est directement liée aux problèmes d'agriculture, donc maintenant on comprend que c'est absolument central, et maintenant on essaie de l'inclure, par exemple en incluant des livres pour adultes dans notre bibliothèque » (Erich).

Selon A. et E., cette médiation permet aux membres de Freunde Madagaskars d'être davantage au fait de l'ensemble du contexte dans lequel ils travaillent, et d'ajuster leur projet aux véritables besoins de la population.

logue et agriculteur de formation. Il a créé une ferme dans la région côtière de Morondava dans laquelle il développe et transmet de nouvelles méthodes d'agriculture biologique ; il a également été membre du Parlement malgache à deux reprises (candidat indépendant). Bekoto (chant et guitare) est sociologue de formation, il travaille en particulier pour la défense des droits des paysans au sein de l'association malgache IREDEC (Institut de recherche et d'application des méthodes de développement communautaire). Fafah est chanteur à temps plein, mais il lutte également pour la réhabilitation des quartiers les plus pauvres d'Antananarivo. Nono (chant et guitare basse) est chirurgien. Dadah (chant et guitare) est également chirurgien. Nous reviendrons plus loin dans cet article sur Charle (batterie) dirigeant de la CICAFFE, et Raoul (chant et guitare), médecin et frère de Dama. Sur le groupe Mahaleo, voir <<http://www.mahaleo.com>>, ainsi que MEINHOF (2005 : 121 et sq.).

25. Pour une présentation du projet, voir <<http://www.myspace.com/voajanahari>>.

La rencontre avec deux musiciens malgaches, eux-mêmes engagés dans les questions d'aide dans leur propre pays, semble donc venir désamorcer le manque de compréhension qui prévalait jusque-là, en mettant en place des relations plus profondes entre les différents acteurs. En outre, l'événement que représente la venue jusqu'à Belo de ces deux musiciens célèbres donne de l'importance à l'association étrangère aux yeux des habitants de cette petite ville, puisque c'est grâce à elle que Dama et Ricky sont venus.

Enfin, dernière étape dans la mise en place de ce circuit d'échange, E. et A. commencent à trouver des dates de concerts pour Ricky et Dama à Munich, ces spectacles permettant ensuite aux artistes d'établir à leur tour des contacts avec d'autres organisateurs en Allemagne et en Europe. Ces concerts remplissent plusieurs rôles qui semblent mettre en place un véritable échange. D'un côté, l'association allemande voit son prestige rehaussé tant à Madagascar — où les activités de cette ONG et ses membres jouissent désormais d'une visibilité allant jusqu'à Antananarivo²⁶ — qu'en Allemagne — pour sa capacité à pouvoir mettre en contact divers promoteurs culturels avec d'excellents artistes malgaches. En outre, les membres de l'association allemande se sentent honorés par la présence de ces musiciens célèbres et sont enchantés de pouvoir ainsi les côtoyer à un niveau interpersonnel. Cela leur permet également de mettre en place des liens étroits avec la diaspora malgache en Allemagne et en Europe. Par ailleurs, en participant à ces tournées co-financées par l'association, les artistes malgaches accèdent à des scènes musicales européennes à la fois plus nombreuses et plus variées, sortant ainsi, en partie du moins, du réseau exclusivement communautaire.

Et la boucle est finalement bouclée : en contribuant à faire connaître Madagascar à l'étranger (« To put Madagascar on the map »)²⁷, les musiciens participent à leur manière à cette « mise en tourisme de la culture » dans une phase qui précède le voyage lui-même puisque ces concerts européens se font également devant de potentiels futurs touristes.

De la musique au tourisme *via* l'aide au développement : l'histoire d'Hildegard et Sepp et l'association Baobab

H. et S. sont un couple d'Autrichiens catholiques très pratiquants, qui se décrivent comme « touchés depuis toujours par les problèmes du Tiers-Monde ». Cherchant à faire prendre conscience de ces problèmes au reste de la population autrichienne, ils entrent régulièrement en contact avec d'autres groupes qui partagent les mêmes préoccupations. C'est ainsi qu'ils rencontrent l'association Welthaus-Linz dont l'une des activités est justement

26. À tel point qu'ils sont désormais reçus pour diverses cérémonies du corps diplomatique allemand à Madagascar et malgache en Allemagne.

27. Expression régulièrement utilisée par les artistes malgaches désireux d'utiliser leur art pour faire découvrir l'existence même de ce pays à un public non malgache.

de coordonner les différentes actions de bénévoles de cette région. En 1998, le directeur de la Welthaus-Linz leur propose de les aider à trouver des lieux de concert pour un groupe de musiciens venus de Madagascar, les Mahaleo.

« Je pense qu'il y avait entre 100 et 150 personnes au concert, et ça a été un vrai succès, et avant ça [...] ils avaient fait un atelier dans un collège [*Gymnasium*], et l'après-midi on les avait invités à la maison [...] et nous avions beaucoup discuté. [...] Dama était tellement dedans, de tout son cœur et de toute son âme [...]. Ça nous fascinait, que eux, des musiciens, soient si engagés pour leur propre pays. [...] Nous connaissons plein de gens qui participent à des projets de ce genre, [...] principalement des gens d'Église, et c'était formidable pour nous de rencontrer, pour une fois, des gens non religieux. Et en plus de ça des gens qui sont très célèbres et qui sont tellement au courant de la pauvreté dans leur propre pays et qui essaient de s'en occuper, et de régler ces problèmes avec de nouvelles méthodes. Ils nous ont raconté [...] comment ils vont dans les villages avec leur caméra et font parler les gens, ça nous a fascinés, nous n'avions jamais rencontré quelque chose comme ça [...]. Et c'est comme ça que l'idée est née, j'ai senti que, vraiment, ces gens-là avaient besoin de soutien, et donc on a créé un groupe de *self-taxation* pour récolter de l'argent » (Hildegard, Altmünster, septembre 2007).

Une seconde visite des musiciens malgaches en Autriche deux ans plus tard renforce les liens précédemment créés, réactive la motivation nécessaire à la fondation d'une structure, et contribue à créer un réseau de personnes désireuses de « faire quelque chose pour aider les Malgaches ». S'appuyant alors sur ce réseau autrichien qui se développe peu à peu, H. et S. créent en 2001 l'association Verein Baobab-Solidarität mit Madagaskar²⁸ afin de pouvoir solliciter des aides pour financer les divers projets des Mahaleo à Madagascar.

Les débuts sont parfois compliqués par des problèmes de communication (grande distance géographique, français hésitant des Autrichiens), mais la situation se simplifie peu à peu, notamment grâce au fait que l'un des musiciens des Mahaleo, Charle, vient régulièrement en Autriche rendre visite à son fils installé dans le pays. Des liens plus étroits s'établissent alors entre le couple autrichien et ce musicien, et se doublent d'une étroite collaboration entre l'association Baobab et la structure malgache CICAPE (Centre d'information, communication, animation, formation, éducation) que Charle coordonne depuis sa création en 1999²⁹. Celle-ci devient la structure médiatrice entre projets malgaches locaux et association Baobab, se chargeant entre autres d'évaluer les besoins locaux et de suggérer quels projets entreprendre et financer. L'instauration de cette relation qui articule les niveaux du social et du professionnel marque une étape suivante dans la structuration de cette association et dans la perception qu'ont H. et S. de leur travail.

28. <<http://www.verein-baobab.at/>>.

29. Pour un bref aperçu du travail mené par Charle et la CICAPE à Madagascar, ainsi que sur l'engagement social et politique des autres membres du groupe Mahaleo en général, voir le film *Mahaleo* de PAES & RAJAONARIVELO (2005).

Finalement, H. et S. qui n'étaient jamais allés à Madagascar décident de s'y rendre en 2006 afin de visiter les projets auxquels ils ont contribué, et de découvrir le pays. En effet, depuis le début de leurs activités d'aide (et pas seulement pour Madagascar), leur rapport aux pays aidés est ambivalent : leur volonté de se distancier de l'expérience touristique est telle qu'ils participent à divers projets de développement sans ressentir le besoin d'aller voir ce qui se passe sur le terrain.

« C'était notre premier voyage dans l'hémisphère sud, même si depuis qu'on a 20 ans on participe à des choses de ce genre, mais on avait toujours dit que l'on n'a pas toujours besoin d'être dans le pays en question pour savoir ce que l'on doit y faire. Je pense que l'on voit cela à la télévision, on entend ça à la radio, on le lit dans les journaux. [...] Nous avions toujours ressenti très fortement que c'était comme ça, mais maintenant je sais [...] que cela m'a complètement dévastée, je veux dire ressentir ce que cela veut dire pour quelqu'un de vivre comme un illettré, ce que c'est que vivre dans un village pareil, ce que l'on ressent en travaillant avec quelqu'un comme ça, et de l'aider à changer quelque chose dans sa vie, que c'est vraiment difficile à faire. Je pense qu'en tant qu'Européen ordinaire, c'est très difficile de s'imaginer ça. Ce sont des choses que l'on ne voit pas à la télévision, de vraiment ressentir les angoisses véritables des gens là-bas, c'était vraiment intéressant » (Hildegard et Sepp).

Ils reviennent ainsi de ce voyage avec des sentiments partagés. D'un côté, leur position de départ, largement ancrée dans une vision d'un « Nord riche » se devant de partager avec un « Sud pauvre » en vertu des préceptes de la charité chrétienne qui sont les leurs, est confortée tant ils ont été choqués par la pauvreté. Mais cette vision est en même temps remise en doute par ce séjour au cours duquel, expliquent-ils, ils ont été très impressionnés par la manière dont les villageois auxquels ils ont rendu visite surmontent ces situations difficiles et souhaitent traiter d'égal à égal avec leurs visiteurs. Ce séjour achève alors de transformer leur manière d'envisager l'activité d'aide : jusque-là action « que chacun doit faire » (Hildegard) mais qui reste relativement abstraite, elle devient une relation avec des êtres humains spécifiques avec lesquels ils ont échangé :

« Et quand tu vois leurs trois enfants et leurs minuscules possessions, c'est vraiment très bouleversant, et cependant, cela te donne le sentiment que maintenant tu connais les gens [...]. Mais ces liens nous les avons maintenant dans nos cœurs, si bien que maintenant je peux me représenter ces gens, et quand nous allons à l'église le dimanche, ils vont aussi à l'église. Et chacun pense à l'autre, c'est devenu un magnifique et solide lien pour moi. Et maintenant je connais de manière beaucoup plus intense les raisons qui nous font faire ce que l'on fait, parce que [...] les années précédentes étaient très dures, et le contact avec Madagascar a souvent été marqué par les difficultés, et pour moi, ce n'était pas toujours facile de motiver les autres, [...] j'ai aussi eu des périodes où je me sentais déprimée [...] [mais] maintenant je suis plutôt dans une période où je dis que je peux aussi être faible, je sais qu'il y a quelqu'un qui porte le fardeau avec moi, et c'est bien que ce soit maintenant devenu un réseau de personnes » (Hildegard).

Plus pragmatiquement, c'est également un moyen pour eux de découvrir les conditions de vie sur place et ainsi de mieux saisir le travail de leurs partenaires et de « mieux comprendre pourquoi certaines choses ne peuvent pas être atteintes si facilement » (S.).

Ainsi l'expérience du voyage reproduit-elle, mais sous une autre forme et en la renforçant, celle de la rencontre avec les musiciens : elle permet de personnaliser les êtres et les lieux auxquels sont destinées leurs activités caritatives, donnant ainsi un visage et un but plus palpable à leur implication, et consolidant de ce fait leur engagement.

Du développement au tourisme *via* la musique, puis retour à l'aide au développement : l'histoire de Heribert et l'association Welthaus-Linz

Depuis de longues années, H. travaille à plein temps dans la branche locale de l'organisation catholique Welthaus de la ville autrichienne de Linz³⁰. Les buts de cette organisation sont à la fois d'aider des communautés en difficulté dans « le Tiers-Monde et l'Europe de l'Est et du Sud »³¹ en privilégiant le développement de l'éducation, et d'attirer l'attention des Autrichiens sur ces problèmes par différents moyens afin de récolter des fonds pour les divers projets financés par la Welthaus. Le *lobby* est un de ces moyens, l'organisation de représentations données par des personnes venant elles-mêmes des régions « à aider » (manifestations intitulées *Begegnungen mit Gästen*, Rencontres avec des invités³²) et de concerts par des artistes de ces régions, en est un autre :

« On a remarqué que les contacts directs laissent une impression bien plus profonde que si c'est l'un de nous qui parle de la situation dans le pays [...]. *Via* la musique et le théâtre on touche de nombreux sens [...] ça ouvre les cœurs. [...] Dans le sens d'une compréhension holistique, d'une compréhension globale, cela devient évident que là tu as un effet beaucoup plus grand que si c'était moi qui faisais n'importe quelle présentation » (Heribert, Linz, Septembre 2007).

Lorsque H. rencontre les membres du groupe malgache Mahaleo en 1997, il est immédiatement séduit par la dimension artistique de leur travail, mais aussi par leur engagement social, environnemental et politique dans leur propre pays. Cette rencontre se fait par l'intermédiaire d'une autre branche de la

30. La Welthaus regroupe sept organisations dont les buts sont communs, mais les différentes branches disposent d'une large autonomie dans la définition de leurs priorités et de leurs activités, <www.welthaus.at>. Pour la branche de Linz, voir <<http://www.dioezese-linz.at/pastoralamt/wekef/>>.

31. Selon la terminologie de la Welthaus.

32. Pour une description de ces *Begegnungen mit Gästen*, voir <www.welthaus.at>.

Welthaus, celle de la ville autrichienne de Graz, avec laquelle les Mahaleo avaient déjà développé des projets. H. entraîne alors les musiciens dans une succession de représentations dans les églises et les écoles des environs. Puis c'est à nouveau le renforcement de la dimension sociale de la relation qui semble agir comme pivot : se retrouvant un soir tard après l'un des concerts, H. et les musiciens mettent au point une plus grande tournée en Autriche pour l'année suivante³³, et répètent l'expérience en 2000. La nature des activités menées ensemble se transforme ensuite peu à peu :

« Pendant les premières années, nous collaborions uniquement à travers la musique et la culture, parce que les Mahaleo insistaient sur le fait que leur but premier était d'établir une globalisation de l'amitié et que l'amitié doit fonctionner sans argent et sans dépendance. Cependant après quelques temps nous avons suggéré que puisque nous sommes une organisation qui finance des projets, s'ils voulaient proposer des projets nous serions très heureux de les évaluer. Et c'est comme ça que petit à petit nous avons fini par faire du travail de développement dans des projets de développement avec eux » (H.).

Ainsi, alors qu'à cette époque, la Welthaus-Linz n'a pas de lien avec Madagascar, car d'autres pays sont considérés comme « prioritaires » (selon la terminologie de la Welthaus), cette rencontre avec les Mahaleo change le regard de H. Il suit alors les suggestions de l'un des musiciens, Raoul, et finance divers projets dans un village de la région de Tomasinoa (côte est de Madagascar) où celui-ci vit et exerce en tant que médecin. Raoul articule ainsi la participation d'H. aux différentes étapes de son propre engagement auprès de la population du village :

« À 5 ou 6 km de Tamatave [Tomasinoa] j'ai acheté un terrain [...] je commençais à défricher et puis il y a les paysans qui viennent petit à petit me voir [...] pour me demander beaucoup de choses. [...] ils ont une volonté de se développer. Et puis moi je leur ai dit d'abord, il faut que vous vous organisiez entre vous. [...] Donc ils ont pensé de créer un centre pour se rencontrer. Et lorsqu'on était en Autriche on a proposé le projet à Heribert et tout de suite ils ont dit bon, il faut faire le projet chiffré [...], et l'aventure a commencé là-dessus. [...] On a construit un centre, une maison communautaire où les gens peuvent se réunir, organiser une fête et tout ça. [...] Et on a construit aussi un petit centre médical, qui est tenu par une fille du village que j'ai formée pendant 4 ans à Tamatave à mon cabinet. [...] Elle est capable de faire des sutures, des accouchements et tout ça. [...] Et on a construit une école maintenant, pour les enfants, pour pouvoir libérer les femmes pour les travaux des champs »³⁴.

Finalement, ce n'est qu'au milieu des années 2000 que H. se rend à Madagascar. Il part avec un autre membre de la Welthaus-Linz pour visiter

33. Tournée à l'occasion de laquelle ils travaillent avec H. et S., ce qui mènera à la création de l'association Baobab dont il a été question dans le récit précédent.

34. Entretien avec Raoul et Dama des Mahaleo, mené en français par Ulrike Meinhof et Marie-Pierre Gibert.

l'un des projets exploratoires financé par l'association et revoir les membres de Mahaleo. Il y visite également de nombreux programmes locaux de développement, ainsi que les projets d'une autre association autrichienne, l'association Baobab dont il a été question dans le récit précédent. Ces multiples visites lui permettent ainsi de découvrir les solutions choisies par les uns et les autres³⁵, créant ainsi un réseau entre différentes ONG. Ce séjour l'enchanté. Son regard constitue donc une opposition très nette avec la perception de S. et H. présentée ci-dessus. Pour autant, l'un des résultats de ce séjour est similaire en ce sens qu'il contribue à renforcer l'implication de H., et de ce fait celle de la Welthaus-Linz, dans son travail d'aide. En effet, de retour en Autriche, il décide de faire de Madagascar l'un de leurs « pays prioritaires », et la principale destination des travaux de développement menés par l'association.

Soutiens et bénéfices mutuels : vers un rééquilibrage symbolique et pratique des relations Sud/Nord ?

Les trois parcours qui précèdent, quoique distincts dans leur déroulement, aboutissent tous à la mise en place d'une médiation entre les associations caritatives et les besoins des populations malgaches que ces dernières souhaitent aider, le rôle de médiateur étant pris en charge par des artistes rencontrés en Europe par certains membres de l'association. Discussions informelles et entretiens avec artistes et « développeurs » laissent apparaître le sentiment qu'une telle collaboration les satisfait et leur semble efficace sur le terrain, même si certaines difficultés surviennent parfois, nous y reviendrons. Parler ici d'« efficacité » ne renvoie donc pas, comme cela a été dit en introduction, à une évaluation pratique, dans les villages, des activités de développement menées par les différentes associations. Il s'agit en revanche de rendre compte de deux autres types d'évaluation. D'une part, la perception de deux catégories d'acteurs (les artistes et les membres des ONG) et, d'autre part, le fait que ces associations non seulement se maintiennent à Madagascar au fil des années, ayant ainsi acquis une certaine viabilité, contrairement à de nombreuses structures qui ne durent que le temps d'un projet, mais en plus se développent, obtenant davantage de ressources et s'impliquant toujours plus dans divers projets locaux. Il s'agira donc ici, à travers les récits faits par les « développeurs » et certains entretiens menés avec les artistes, d'analyser les différents mécanismes, symboliques ou pratiques, qui semblent concourir à cette « efficacité ».

35. En particulier en termes d'équipement faiblement technologique.

Plaisir artistique et engagement social

Si les rencontres entre musiciens et membres des associations étudiées surviennent à des moments différents dans les trajectoires des individus, dans les trois cas la combinaison « plaisir artistique ressenti » *plus* « mise en place de liens interpersonnels » *plus* « intérêt pour l'engagement préalable des artistes dans des questions sociales, environnementales et/ou politiques » est récurrente. Elle forme le point de départ et le point d'ancrage de cette relation entre musicien(s) et membres des associations caritatives.

Au fil des entretiens et des observations de terrain, il apparaît que le plaisir artistique et émotionnel ressenti à l'audition de cette musique est l'un des premiers déclencheurs d'un désir de renouveler les rencontres. Même si nous ne partageons pas l'idée selon laquelle « la musique est un langage universel » (Campbell 1997) — celle-ci étant au contraire en large partie culturellement et socialement construite — et encore moins l'adage disant que « la musique adoucit les mœurs », il n'en demeure pas moins que l'on puisse effectivement ressentir beaucoup de plaisir à la première écoute d'un style de musique totalement inconnu. À cela s'ajoute le lien particulier qui se construit entre émotion musicale et lieu auquel on associe certains répertoires musicaux, lien analysé par S. Cohen (1997 : 77-78) : « Music's peculiar ability to affect or articulate mood and atmosphere, and consequently to trigger the imagination, contributes to people's experiences of places and attitudes toward them, and this occurs in a multitude of different ways and contexts. [...] [Music is a] particularly precious resource in the social, sensual and symbolic production of place and local subjectivity. »

Ainsi, c'est d'abord par l'intermédiaire de leur activité artistique que les musiciens malgaches jouent un rôle important dans la (re)formulation de l'imaginaire qu'entretiennent les « développeurs » européens vis-à-vis de Madagascar. En introduisant cette dimension de plaisir, ils se dégagent, au moins temporairement, du carcan que charrient les représentations de misère et de pauvreté le plus souvent associées à « l'Afrique » en général et à Madagascar en particulier (Street 1994). En contrepartie ils contribuent, en partie du moins et sans que cela soit le fruit d'une volonté de leur part, à l'élaboration d'une image exotisante et rassurante de ce pays³⁶. En déclenchant de manière plus émotionnelle un intérêt pour Madagascar et sa population, les musiciens participent donc activement à la relation subjective qu'entretiennent les membres des associations caritatives vis-à-vis de « leur terrain ». En ce sens, c'est bien le fait qu'ils soient musiciens, et non pas simplement malgaches, qui est à l'œuvre ici.

À cette dimension de plaisir artistique s'ajoute celle d'un plaisir social, plaisir « d'être ensemble », formule trop vague mais à laquelle renvoie cette

36. Sur ce lien entretenu par les publics occidentaux avec la dite « *world music* », à grand renfort d'imaginaire et le plus souvent sans aucune contextualisation, voir MEINHOF (2005), RAOUT (2006) et MALLET (2002 b).

référence, récurrente dans les trois récits, à un moment-clé où artistes et membres d'une association se retrouvent dans une situation de socialisation qui leur permet de se rencontrer sur un terrain plus personnel (boire un verre après le concert ; inviter les musiciens « à la maison »). Dans les trois cas, ce moment est vécu comme déclencheur car il permet de basculer dans la sphère du privé et d'envisager la relation sur un plan interpersonnel.

Finalement, l'implication de ces individus « tellement au courant de la pauvreté dans leur propre pays et qui essaient de s'en occuper, et de régler ces problèmes avec de nouvelles méthodes » (Hildegard) est également un facteur déclencheur. Cette dimension d'engagement social des artistes touche d'autant plus la corde sensible des « développeurs » qu'elle les renvoie à l'image positive qu'ils ont — ou souhaitent avoir — d'eux-mêmes et à leur volonté de « faire le bien ». S. Goedefroit (2007 : 53) souligne cette importance d'un engagement commun lorsqu'elle analyse les relations qui se mettent en place entre villageois se proposant de représenter la communauté villageoise et ONG ou médiateurs extérieurs : « C'est sans doute là que se produit "la" véritable rencontre entre les "étrangers" (travaillant dans le cadre d'une ONG) et ceux qui, perçus également comme "étrangers" au sein de leur village de résidence, voient dans ce rendez-vous un moyen, d'une part, d'être reconnus comme représentants d'une communauté qui tarde à les reconnaître et, d'autre part de faire "évoluer" les choses. »

Sur ce point, je pense que les expressions habituellement employées pour qualifier ce comportement (« courtage », « comportements adaptatifs », « effets pervers ») ne recouvrent qu'imparfaitement la complexité de la réalité. Ce n'est pas forcément par intérêt personnel, mais aussi par engagement, que certains revêtent, de manière opportune, des habits de courtiers. Qu'ils soient bénévoles d'ONG, « facilitateurs » ou encore « médiateurs environnementaux », appointés par un projet de transfert de gestion de la biodiversité, ou encore laissés-pour-compte dans le village où ils vivent, tous sont mus par un engagement qui les fait se rejoindre.

La combinaison de ces trois facteurs (plaisir émotionnel, lien social et engagement commun) contribue alors à développer un intérêt réciproque entre ces deux groupes d'acteurs, et constitue un terreau fertile pour la construction d'une relation qui est perçue comme égalitaire, car basée sur des échanges marqués par une curiosité, un dialogue et un respect réciproques pour les activités et les engagements des uns et des autres. De plus, cet intérêt pour des êtres humains désormais « personnalisés », avec lesquels se sont tissés des liens affectifs, et non plus pour « des Malgaches » d'un côté et « des Européens » ou « des développeurs » de l'autre, s'étend aux proches des uns et des autres et permet finalement à chacun d'entrer dans l'intimité du pays de l'autre par un canal complètement différent de celui qui avait été emprunté jusque-là — à savoir la dimension bureaucratique des associations humanitaires et caritatives. Cette personnalisation participe en outre de la construction d'un regard différent sur les « richesses » de

Madagascar qu'ont à cœur de promouvoir certains des artistes³⁷, souhaitant déplacer l'accent mis en général sur la diversité biologique de l'île³⁸ pour le placer sur celle de la diversité humaine.

Tourisme et pratiques culturelles : déclencher, alimenter et transformer le parcours des « développeurs »

Dans les trois situations analysées ici, la rencontre avec Madagascar a d'abord été fortuite, le pays ne faisant pas partie des « priorités » des individus ou des différentes associations. Mais une fois que cette rencontre a lieu, Madagascar devient le cœur de leurs occupations qui se réarticulent alors en une activité mixte, « à facettes multiples » (Larsen, Urry & Axhausen 2006), associant tourisme et visite de projets :

« Pour le moment, nous prévoyons un voyage à Madagascar — une partie pour du travail sur les projets, et l'autre partie avec toute la famille pour leur montrer les beautés de Madagascar et pour rencontrer nos amis malgaches » (Heribert, e-mail à U. H. M., février 2008).

Le tourisme devient donc partie intégrante du travail des ONG en s'insérant dans un cycle d'activités et de développement de réseaux. Le travail sur des projets entraîne de nouvelles visites (où cohabitent tourisme et développement) à Madagascar ; ces visites donnent à leur tour naissance à de nouveaux projets, permettent d'élargir le cercle de connaissances des membres des ONG, et suscitent éventuellement la participation de nouveaux individus ou groupes de soutien. En parallèle, les concerts donnés en Europe éveillent de nouveaux désirs de tourisme vers Madagascar, ce qui, dans un certain nombre de cas, mène à son tour à la participation de ces touristes aux activités des associations, à de nouveaux projets de développement, et ainsi de suite.

Par ailleurs, dans certaines trajectoires étudiées ici, un phénomène intéressant survient lors du séjour touristique effectué, phénomène qui correspond à ce que Bruner (2005 : 24) analyse comme la transformation d'un « preexisting tourist tale from an abstract text into an embodied narrative, a somatic experience ». Bruner (*ibid.* : 23 et sq.) s'intéresse en effet à ce qu'il nomme les récits et narrations touristiques (*touristic tales, touristic narratives*) et analyse la manière dont ceux-ci évoluent d'une version « pré-voyage » fondée sur un certain nombre de présupposés, vers une version transformée et personnalisée par l'expérience vécue du voyage. Ici, c'est la manière d'envisager l'activité humanitaire qui constitue la narration et se

37. Dama et Ricky, discussions informelles. Voir aussi le texte de présentation du projet Voajanahari.

38. Concernant la prédominance des discours sur l'environnement et la biodiversité dans le déploiement de politiques de développement à Madagascar, et leur exploitation pour promouvoir le tourisme, voir SARRASIN (2005).

trouve transformée : après la rencontre avec des musiciens malgaches, c'est le séjour à Madagascar qui achève souvent de transformer une activité d'aide envisagée de manière abstraite et idéologique — « quelque chose que l'on doit faire » (Hildegard) — en une relation personnalisée, établie avec des êtres humains spécifiques pendant le séjour. Cela apparaît de façon particulièrement saisissante dans le récit de H. et S. : ce processus de personnalisation, qui avait débuté avec le tissage d'une relation privilégiée avec Charle et sa famille, se poursuit dans cette étape fondamentale qu'est le voyage à Madagascar. Celui-ci leur permet désormais de se représenter vraiment les gens qu'ils aident. En outre, cette expérience touristique les entraîne dans une première étape de remise en question de leur vision de ce qu'est cette « aide » en percevant l'importance du contre-don.

« Il y avait cette femme qui est venue à l'église [...]. Je lui ai donné une petite boîte d'allumettes, et j'ai coupé un petit morceau de savon pour elle, et cette femme a alors beaucoup insisté pour qu'on l'accompagne à sa hutte, et là, de ses petites provisions de riz, et c'était vraiment sa dernière réserve, elle nous a donné un petit sac de riz. Oh, c'était tellement touchant pour nous [...] tu ne peux même pas commencer à comparer ce que nous lui avons donné avec ce qu'elle nous donnait » (H.).

De fait, l'importance de ce processus de personnalisation de l'aide a été parfaitement perçue par de nombreux organismes d'aide humanitaire de par le monde, qui en font le moteur de leurs programmes de parrainage d'enfants : chaque donneur peut suivre les « progrès »³⁹ de son « filleul » et, ainsi, « voir réellement la différence qu'il [le donneur] fait [...] dans les vies des enfants les plus pauvres du monde et de leurs communautés »⁴⁰.

Don et contre-don

Et justement, l'une des critiques les plus récurrentes faites depuis plusieurs décades aux divers projets d'aide ou de développement porte sur l'inégalité du processus : les populations locales ne sont pas envisagées comme des acteurs mais comme de simples receveurs de ces projets, ce qui les confine dans un rôle passif. Or, comme cela a été montré par M. Mauss ([1923-1924]) il y a déjà plus de quatre-vingts ans, sans contre-don, toute pratique de don instaure un rapport de pouvoir inégal entre les acteurs, plaçant le receveur qui ne peut rendre dans une position d'infériorité et de dépendance.

L'idée a déjà été esquissée dans un paragraphe précédent : si les projets sont perçus comme « plus efficaces » après l'arrivée des musiciens dans le travail des associations, ce serait parce que cette arrivée s'est traduite par la mise en place des relations de dialogue et d'échange entre les différents acteurs. Cette nécessité de transformer les relations d'aide en relations d'une

39. <<https://www.worldvision.ca/Sponsor-a-Child/Pages/HowitWorks.aspx>>.

40. <http://www.charitybasics.co.uk/ch_plan.php> (traduction des auteurs).

autre nature est clairement exprimée par Dama lorsqu'il explique que les Mahaleo « ne désirent pas être aidés » mais veulent « travailler avec des amis », thème qu'il reprend régulièrement lorsqu'il s'adresse, en concert, à un public non malgachophone. Il présente alors le concert comme participant d'une « globalisation de l'amitié »⁴¹. Qu'en est-il donc exactement de ces échanges ?

D'un côté, on l'a vu, les musiciens apportent aux ONG leurs compétences de médiateurs. De part leurs propres expériences, ils sont davantage capables de faire le lien et l'interface entre les ONG et les habitants des villages où œuvrent ces associations, et le plus souvent d'établir eux-mêmes des projets en fonction de leur compréhension des réalités locales. Pour ce faire, ils proposent aux villageois et aux paysans des espaces de dialogues que ceux-ci — aux dires des artistes et des « développeurs » — investissent volontiers, lorsqu'ils ne les ont pas eux-mêmes sollicités, comme c'est le cas lorsque des paysans de Belo viennent trouver Dama avant le concert.

En parallèle, la venue des musiciens dans différents lieux (tant à Madagascar qu'en Europe) ne recevant que rarement des événements culturels de cette envergure, est un don important pour le public. Et l'apport est encore plus grand si musiciens et public sont proches et se connaissent personnellement : ainsi les membres des différentes associations européennes se sentent-ils particulièrement redevables aux musiciens du moindre concert auquel ils ont la chance d'assister.

En outre, concerts et tournées permettent d'attirer l'attention — y compris celle des médias — sur le travail des ONG, localement mais aussi à un niveau national et international. Ainsi par exemple, tandis que les habitants de Belo commencent à considérer avec plus d'intérêt et de respect l'association étrangère installée dans leur village depuis plusieurs années parce que celle-ci a réussi le tour de force d'y organiser un concert de Dama et Ricky, à l'autre bout de la chaîne, l'ONG devient beaucoup plus séduisante pour les bailleurs de fonds grâce à son partenariat avec des artistes s'engageant à la fois au Nord et au Sud et encourageant la « participation » de leur public⁴². L'engagement des musiciens est donc un atout précieux pour les ONG dans un contexte où, comme le souligne S. Goedefroit (2007 : 50), « en matière de développement local, il existe une concurrence importante entre les ONG œuvrant dans la même région et occupant le même créneau. Ces organisations partagent les mêmes contraintes (l'urgence, le nombre d'actions à réaliser) et les mêmes ressources (financements) ». Finalement, et de manière plus générale, le fait que ces ONG soient ainsi en liens étroits avec des musiciens est ressenti comme un formidable laissez-passer par les membres de ces associations. Il en va de même dans le cas de E. et de A. dont les réseaux de connaissances s'élargissent de plus en plus, jusqu'à les mener dans les

41. Cité par MEINHOF (2005 : 132).

42. Ce qui va dans le sens de BLANC-PAMARD & FAUROUX (2004) ou de ATLANI-DUAULT (2005) qui montrent comment la dimension « participative » des projets est devenue l'un des critères particulièrement prisés par les bailleurs de fonds.

salons diplomatiques d'Antananarivo ou de Munich⁴³. Ils rencontrent également l'ensemble de la communauté malgache installée en Allemagne, dont certains membres participent désormais aux activités de l'association *Freunde Madagaskars*. Celle-ci est de fait devenue peu à peu un point de convergence des activités musicales malgaches à Munich.

« [...] à travers cette culture, et à travers les concerts ici aussi, ce n'est pas seulement que nous sommes devenus beaucoup plus connus à Belo, parce que le concert à été annoncé par la petite station de radio [locale] et qu'il y a eu une interview d'une heure avec Dama et Ricky, mais aussi ici, en Allemagne, on a réussi à établir de bien meilleures relations avec la diaspora malgache, parce que des gens viennent de toute l'Allemagne pour les concerts que nous avons organisés. C'est pas tous les jours que les Malgaches qui vivent ici ont la chance de rencontrer leurs propres artistes » (Erich).

De leur côté, les associations autrichiennes et allemandes offrent en échange leurs infrastructures et leurs financements pour mener à bien les projets choisis localement. Ce faisant, ils apportent de l'aide aux villageois, mais également aux musiciens puisque ces derniers, on l'a vu, sont eux-mêmes engagés dans divers projets.

Mais c'est également sur le plan artistique que l'échange est vécu comme très bénéfique par les musiciens, car ces infrastructures associatives leur fournissent de nouvelles ouvertures professionnelles en Europe. Outre l'obtention d'un support financier pour une partie au moins de leurs tournées, elles leur donnent également accès à des audiences européennes plus larges et à des lieux de concerts différents⁴⁴. Or, de manière générale dans ce milieu professionnel, et de manière particulièrement aiguë pour les artistes malgaches au vu des faibles débouchés professionnels à Madagascar et de l'infrastructure très limitée de l'industrie musicale malgache, les musiciens doivent s'intégrer dans des réseaux professionnels internationaux pour pouvoir vivre de leur musique⁴⁵. Ces nouveaux points d'entrée les conduisent également à dépasser les réseaux communautaires malgaches dans lesquels la plupart de leurs spectacles étaient inscrits jusque-là. Finalement, cette plus large exposition à un public varié les amène à nouer des contacts avec divers organisateurs qui leur font à leur tour des propositions de concerts.

43. Ils ont ainsi été invités lors de la visite du président malgache Marc Ravalomanana en Allemagne.

44. Ainsi les contacts de Anne avec la municipalité de Munich ont permis l'organisation de concerts au Seebuehne, à la Muffathalle et au Musée d'Ethnologie (Staatliches Museum für Volkerkunde).

45. Voir les travaux de J. MALLET (2002a, 2004, 2007) sur les musiciens de la région de Tuléar. C'est également ce qui se dégage de nos nombreux entretiens avec des musiciens malgaches installés en Europe, ainsi que des discussions entre artistes, promoteurs culturels et chercheurs ayant eu lieu lors du colloque organisé par TNMundi à Antananarivo en Novembre 2007, <<http://www.tnmundi.soton.ac.uk/events.htm>>.

Au niveau des communautés villageoises enfin, s'il est impossible d'établir ici ce qu'elles-mêmes estiment retirer des situations étudiées, il est en revanche possible de regarder ce que les associations considèrent recevoir en contrepartie de leur travail. D'une part, et nous l'avons déjà évoqué, l'une des monnaies d'échange est la confiance que donnent les villageois aux associations lorsqu'ils constatent qu'elles collaborent avec des artistes malgaches célèbres. Leur seconde forme de contribution correspond à ce que les différents acteurs du développement souhaitent tout particulièrement : la connaissance intime qu'ont les villageois de la situation locale et leurs savoir-faire dans de nombreux domaines. Ainsi, dans les trois cas étudiés ici, la quasi totalité des travaux sont effectués par les artisans locaux. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres actions de développement, rares sont les « experts » venus du dehors qui interviennent dans ces projets. Les associations privilégient également des solutions « *low-tech* » que les habitants pourront construire et entretenir eux-mêmes⁴⁶.

Ainsi semblent donc s'être mis en place un certain nombre de rapports de bénéfice mutuel qui impliquent don *et* contre-don entre différents types d'intermédiaires ou groupes d'acteurs (population locale, artistes, membres des associations caritatives européennes) mettant en jeu plusieurs dimensions (personnelle, artistique, professionnelle, communicationnelle). Ce faisant, l'élaboration de tels échanges peut être envisagée comme un moyen d'enrayer en partie au moins le déséquilibre entre « développeurs » et « développés » en contrecarrant — ou du moins en allégeant — le problème de l'altruisme, ou du don sans contre-don à ceux que l'on considère comme « dans le besoin », au nom de certaines règles de morale (charité chrétienne, humanisme, etc.) qui sous-tendent, au moins implicitement, les sentiments et les activités des « développeurs ».

*

Selon les artistes et les développeurs rencontrés, dans les trois cas étudiés ici — et nous sommes conscientes de leur degré de spécificité —, l'articulation entre tourisme et pratique culturelle (musique) semble participer positivement d'une « action entreprise par des sociétés se construisant ou se reconstruisant avec et à travers le tourisme » (Doquet & Le Menestrel 2006). L'intérêt mutuel que se portent ces deux catégories d'acteurs, ainsi que les relations de confiance qui se sont développées entre eux, donnent aux acteurs le sentiment d'être parvenus à dépasser la plupart des frustrations, décalages ou « malentendus » (Chabloz 2007) qui prévalaient auparavant dans leur travail de « développeurs » grâce au dialogue ouvert établi entre les partenaires. Tout ceci contribue à mettre en place de meilleures bases pour des

46. Paradoxalement, ce parti pris d'adopter des solutions « *low-tech* » est parfois l'un des points d'achoppement entre « développeurs » et villageois.

projets et des collaborations qui se renouvellent d'année en année. Ainsi l'action des associations qui a souvent commencé à une très petite échelle grandit peu à peu, le nombre de projets pris en charge se multiplie et leur durée de vie s'allonge.

Cette inscription des projets et des associations dans une perspective plus « durable » s'ancre en outre dans un processus qui est apparu peu à peu au fil de l'analyse, celui du développement exponentiel de réseaux qui s'articulent à la fois au niveau du local, du national et du transnational.

Les ONG sont situées dans des réseaux d'inter-connaissance qui se construisent et se diversifient peu à peu à la fois en Europe et à Madagascar. Les deux associations autrichiennes sont d'abord directement liées par une histoire et des actions communes au niveau local, tandis que de leur côté E. et A. participent conjointement aux activités de plusieurs organisations allemandes. Puis, lorsque les membres de ces différentes associations voyagent à Madagascar, elles entreprennent de se rendre mutuellement visite. Rencontrant alors les artistes partenaires locaux de ces projets, des « développeurs » qui ne se connaissaient pas en Europe découvrent l'existence d'autres associations *via* leur passage à Madagascar.

« J'ai trouvé cela très excitant pendant ce voyage le fait que nous en tant qu'étrangers qui visitons Madagascar pour la première fois, nous étions malgré tout capables de mettre en place des réseaux » (Heribert).

Ce type de réseaux est envisagé très positivement par les membres de ces petites associations car ils y voient un moyen de faire circuler des idées entre les différentes ONG. Ils constituent une plate-forme d'échange de contacts, d'individus, mais aussi de savoirs et de solutions techniques qui leur semblent fonctionner dans un contexte culturel relativement similaire, et qui leur permettent ainsi de ne pas perdre de temps (et d'argent) dans les mêmes tâtonnements, de ne pas refaire les mêmes erreurs à chaque nouveau projet, mais au contraire de mutualiser les idées⁴⁷. Ces réseaux contribuent ainsi largement à une meilleure compréhension entre les différents partenaires.

D'autre part, un réseau intense de relations entoure depuis plusieurs décades les sept musiciens de Mahaleo puisque ceux-ci sont ensemble sur scène depuis trente-cinq ans et avant cela étaient camarades de classe et/ou frères. Ainsi, tandis que chacun est engagé dans des projets sociaux et/ou environnementaux différents, il leur arrive fréquemment de travailler ensemble sur des projets ponctuels ou de partager leurs carnets d'adresses. Ces réseaux combinent donc à la fois des raisons artistiques, familiales, amicales, professionnelles et idéologiques. Ils ne se concentrent pas uniquement au niveau

47. Il s'agit bien entendu toujours de la perspective des « développeurs ». L'argument contraire pouvant en effet être avancé, selon lequel cette circulation d'informations pourrait également être la source non plus d'une transmission de « solutions » mais d'une transmission d'« erreurs », ou du moins de solutions qui satisfont les « développeurs » mais pas les villageois.

local de Antananarivo et de sa région, mais ils s'étendent vers Antsirabe (où travaille Bekoto), et plus loin encore, vont jusqu'à la côte est dans la région de Toamasina (où vit Raoul) et à l'Ouest dans la région de Morondava (où se trouve la ferme-école de Dama). Les réseaux de chacun dépassent également les frontières de la grande île, à la fois vers l'Autriche et l'Allemagne comme nous l'avons vu, mais également vers d'autres pays européens ou nord-américains, combinant là aussi différents niveaux et catégories d'acteurs (monde du développement, milieux artistiques, liens familiaux). Des réseaux professionnels dans le domaine artistique prennent également forme en Europe où, après chaque concert ou presque, les musiciens malgaches rencontrent des organisateurs susceptibles de leur offrir d'autres dates, ou des membres de l'audience désireux de soutenir leurs projets (Meinhof 2005 : 125-126). La multiplication des réseaux dans lesquels s'inscrivent les différents acteurs apparaît ainsi à la fois comme l'un des « effets secondaires » des projets de développement, et comme l'un des moyens qui leur permettent de fonctionner et de se maintenir. Cette vie sociale propre, qui n'est pas issue des pratiques de développement *stricto sensu* mais en est l'un des produits dérivés, nourrit et favorise le déploiement des projets. Le choix de pénétrer le monde de l'humanitaire et du caritatif à travers l'étude des « développeurs », du rôle du tourisme et de la rencontre avec des artistes, permet d'éclairer différemment la situation. Cette étude montre que l'arrivée des musiciens comme interface entre les « donneurs » du Nord et la population malgache à un niveau local entraîne la mise en place d'une relation d'échange où tous les individus concernés deviennent acteurs de la situation. Basées sur des nécessités pratiques et symboliques « des deux côtés », ces relations se développent de manière plus égalitaire par la création de réseaux qui lient intrinsèquement « ceux qui aident » venus du Nord et les musiciens « du Sud » engagés socialement. Ce sont ceux que l'on est « venu aider » et « développer » qui deviennent ceux qui aident et apportent aux « développeurs », à la fois par leur musique et leur connaissance fine du contexte culturel, battant ainsi en brèche l'idée selon laquelle les richesses se trouvent au Nord et les besoins au Sud. Les artistes ne jouent donc pas seulement un rôle de médiateurs sur le terrain, mais ils interviennent aussi malgré eux dans la relation plus émotionnelle et imaginaire que les « développeurs » entretiennent avec Madagascar. Ainsi, quoique les musiciens malgaches soient aussi des « Autres », les « développeurs » se sentent proches d'eux sur de nombreux plans, à la fois parce qu'ils partagent leur engagement et certains de leurs points de vue, et parce que des liens plus privés se sont tissés entre leurs histoires de vie, réduisant de ce fait l'altérité représentée par les villageois de Madagascar pour les membres des associations européennes. Finalement, il semble que cette modification de leur regard et la remise en question de leurs représentations initiales que traduisent les discours valorisant l'égalité entre les différents acteurs, permettent ensuite, par ricochet,

de modifier leurs pratiques de développement⁴⁸. Il serait donc intéressant, à ce stade, de prolonger ce travail par une étude de terrain dans les villages malgaches où travaillent ces associations⁴⁹. Entendre la voix du troisième groupe d'acteurs apporterait ainsi un nouvel éclairage et permettrait de confronter les discours analysés ici.

Centre for Transnational Studies, University of Southampton, Grande-Bretagne.

BIBLIOGRAPHIE

ATLANI-DUAULT, L.

2005 « Les ONG à l'heure de la "bonne gouvernance" », *Autrepart*, 35 (3) : 3-18.

BENSIGNOR, F.

2006 « Desert Rebel : projet artistique et solidaire », *Hommes et Migrations*, 1264, novembre-décembre : 135-140.

BERGER, L.

2007 « Les voix des ancêtres et les voies du développement. Les populations de l'Ankaraña en butte à la mondialisation », *Études rurales*, 178 : 129-160.

BERGERON, F.

2005 *Ishumars, les rockers oubliés du désert*, documentaire, 95 minutes, France, Original Dub Master.

BICCUM, A.

2007 « Marketing Development : Live 8 and the Production of the Global Citizen », *Development and Change*, 38 (6) : 111-126.

BLANC-PAMARD, C. & FAUROUX, E.

2004 « L'illusion participative. Exemples ouest-malgaches », *Autrepart*, 31 : 3-19.

BORET, A., ATTALI, J. & LEROY, J.-P.

2005 « Tourisme et musique, un paradoxe fructueux. La musique est un voyage. Le festival, outil de développement touristique », *Espaces*, 222 : 22-28.

48. Ce que S. GOEDEFROIT (2007 : 53) note également : « Cette façon de penser "ce qui est bien pour l'autre" recèle une capacité d'agir sur le réel. »

49. Ce prolongement serait d'autant plus fascinant que les travaux de S. GOEDEFROIT (2007) ou de BLANC-PAMARD & FAUROUX (2004) montrent que, bien souvent à Madagascar, les expériences de développement donnant en théorie la parole et le droit de décision à tous ne sont qu'une « illusion participative ».

BRUNER, E. M.

2005 *Culture on Tour. Ethnographies of Travel*, Chicago-London, The University Press of Chicago.

CAMPBELL, P. S.

1997 « Music, the Universal Language : Fact or Fallacy ? », *International Journal of Music Education* : 32-39.

CAUVIN VERNER, C.

2007 *Au désert. Une anthropologie du tourisme dans le Sud marocain*, Paris, L'Harmattan.

CHABLOZ, N.

2007 « Le malentendu. Les rencontres paradoxales du "tourisme solidaire" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 170 : 32-47.

CHABOUD, C., MÉRAL, P. & ANDRIANAMBININA, D.

2004 « Le modèle vertueux de l'écotourisme : mythe ou réalité ? L'exemple d'Anakao et Ifaty-Mangily à Madagascar », *Mondes en Développement*, 32 (1), 125 : 11-32.

COHEN, E.

2002 « Authenticity, Equity and Sustainability in Tourism », *Journal of Sustainable Tourism*, 10 (4) : 267-276.

COHEN, S.

1997 « More than the Beatles : Popular Music, Tourism and Urban Regeneration », in S. ABRAM, J. WALDREN & D. V. L. MACLEOD (eds.), *Tourists and Tourism. Identifying with People and Places*, Oxford-New York, Berg : 71-89.

DOQUET, A. & LE MENESTREL, S.

2006 « Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales », *Autrepart. Revue de sciences sociales au Sud*, 40 : 3-13.

ESCOBAR, A.

1991 « Anthropology and the Development Encounter », *American Ethnologist*, 18 (4) : 658-82.

ETHNOLOGIE FRANÇAISE

2002 « Touristes, Autochtones : qui est l'étranger ? », 32 (3).

GARDNER, K. & LEWIS, D.

1996 *Anthropology, Development and the Post-modern Challenge*, London, Pluto Press.

GIBSON, C.

2002 « Rural Transformation and Cultural Industries : Popular Music on the New South Wales Far North Coast », *Australian Geographical Studies*, 40 (3) : 337-356.

GIBSON, C. & CONNELL J.

2005 *Music and Tourism : On the Road Again*, Clevedon, Channel View Publications.

GILMAN, L. & FENN, J.

2006 « Dance, Gender, and Popular Music in Malawi : the Case of Rap and Raga », *Popular Music*, 25 (3) : 369-381.

GOEDEFROIT, S.

2007 « La restitution du droit à la parole », *Études rurales*, 178 : 39-63.

GOEDEFROIT, S. & REVÉRET, J.-P.

2007 « Quel développement à Madagascar ? Introduction », *Études rurales*, 178 : 9-21.

GRÉGOIRE, E.

2006 « Tourisme culturel, engagement politique et actions humanitaires dans la région d'Agadès (Niger) », *Autrepart*, 40 : 95-111.

GRILLO, R. D. & STIRRAT, R. L. (eds.)

1997 *Discourses of Development. Anthropological Perspectives*, Oxford-New York, Berg.

HÉRODOTE. REVUE DE GÉOGRAPHIE ET DE GÉOPOLITIQUE

2007 « Géopolitique du tourisme », 127, 4^e trimestre.

DE KADT, E.

1979 *Tourism : Passport to Development ?* New York, Oxford University Press. (Version française : *Tourisme. Passeport pour le développement ?* Paris, Banque Mondiale et Unesco, 1979).

KAEPPLER, A. & LEWIN, O.

1986 « Fourth International Colloquium "Traditional Music and Tourism". Held at Kingston, and Newcastle, Jamaica, July 10-14, 1986 », *Yearbook for Traditional Music*, 18 : 211-212.

KAUFMANN, G.

1997 « Watching the Developers : A partial Ethnography », in R. D. GRILLO & R. L. STIRRAT (eds.), *op. cit.* : 107-131.

LARSEN, J., URRY, J. & AXHAUSEN, K.

2006 *Mobilities, Networks, Geographies*, Aldershot, Ashgate.

MALLET, J.

2002a « Histoires de vie, histoire d'une vie : Damily, musicien de "tsapik", troubadour des temps modernes », *Cahiers de musiques traditionnelles*, 15 : 113-132.

2002b « "World Music". Une question d'ethnomusicologie ? », *Cahiers d'Études africaines*, XLII (4), 168 : 831-852.

2004 « Liens sociaux et rapports ville/campagne. Analyse d'une pratique musicale du Sud de Madagascar », *Kabaro, Diversité et spécificités des musiques traditionnelles de l'Océan Indien*, II (2-3) : 155-167.

2007 « Industrie du disque, musiques africaines et naissance du tsapiky, "jeune musique" de Tulear (Sud-Ouest de Madagascar) », in D. NATIVEL & V. RAJAONAH (eds.), *Madagascar et l'Afrique : Entre identité insulaire et appartenances historiques*, Paris, Karthala : 469-481.

MAUSS, M.

1997 [1923-1924] « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in M. MAUSS (dir.), *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF : 143-280.

MEINHOF, U. H.

2005 « Initiating a Public : Malagasy Music and Live Audiences in Differentiated Cultural Contexts », in S. LIVINGSTONE (ed.), *Audiences and Publics : When Cultural Engagement Matters for the Public Sphere*, Bristol-Portland, OR, Intellect : 115-138.

MEINHOF, U. H. & RASOLOFONDRAOSOLO, Z.

2005 « Malagasy Song-Writer Musicians in Transnational Settings », *Moving Worlds*, 5 (1) : 144-158.

MEINHOF, U. H. & TRIANDAFYLLIDOU, A.

2006 « Beyond the Diaspora : Transnational Practices as Transcultural Capital », in U. H. MEINHOF & A. TRIANDAFYLLIDOU (eds.), *Transcultural Europe. Cultural Policy in a Changing Europe*, Basingstoke, Palgrave : 200-222.

MICHAUD, J.

2001 « Anthropologie, tourisme et sociétés locales au fil des textes », *Anthropologie et Sociétés*, 25 (2) : 15-33.

MOWFORTH, M. & MUNT, I.

1998 *Tourism and Sustainability. New Tourism in the Third World*, London-New York, Routledge.

PAES, M.-C. & RAJAONARIVELO, R.

2005 *Mahaleo*, documentaire, 102 minutes, France, Laterit Productions.

PARDUE, D.

2004 « Putting Mano to Music : The Mediation of Race in Brazilian Rap », *Ethnomusicology Forum*, 13 (2) : 253-286.

PICARD, M. & MICHAUD, J.

2001 « Tourisme et sociétés locales », *Anthropologie et société*, 25 (2) : 5-13.

POTTIER, J.

2003 « Negotiating Local Knowledge : An Introduction », in J. POTTIER, A. BICKER & P. SILLITOE (eds.), *Negotiating Local Knowledge. Power and Identity in Development*, London, Pluto Press : 1-29.

POTTIER, J., BICKER, A. & SILLITOE, P. (eds.)

2003 *Negotiating Local Knowledge. Power and Identity in Development*, London, Pluto Press.

RAOUT, J.

2006 « Mondialisation musicale et tourisme : le cas de la Guinée (Conakry) et du Maroc », in H. MILIANI & L. OBADIA (dir.), *Art et transculturalité au Maghreb*, Paris, éditions des archives contemporaines : 77-84.

RASOLOFONDRAOSOLO, Z. & MEINHOF, U. H.

2003 « Popular Malagasy Music and the Construction of Cultural Identities », *AILA Review*, 16 : 127-148.

RÉAU, B. & POUPEAU, F.

2007 « L'enchantement du monde touristique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 170 : 4-13.

ROTH, S.

2007 « Getting Involved in Humanitarian Aid. Biographies and Transnational Careers of Humanitarian Aid Workers », *Conference paper for the 102nd Annual Meetings of the American Sociological Association*, 11-14 August, New York.

SALDANHA, A.

2002 « Identity, Spatiality and Post-colonial Resistance : Geographies of the Tourism Critique in Goa », *Current Issues in Tourism*, 5 (2) : 94-111.

SARRASIN, B.

2005 « Environnement, développement et tourisme à Madagascar : Quelques enjeux politiques », *Loisirs et Société/Society and Leisure*, 28 (1) : 163-183.

2007 « Géopolitique du tourisme à Madagascar : de la protection de l'environnement au développement économique », *Hérodote. Revue de géographie et de géopolitique*, 127, 4^e trimestre : 124-150.

SIMÉANT, J.

2001 « Entrer, rester en humanitaire : des fondateurs de MSF aux membres actuels des ONG médicales françaises », *Revue Française de Science Politique*, février-avril, 55 (1-2) : 47-72.

SMITH, M. K.

2003 *Issues in Cultural Tourism Studies*, London-New York, Routledge.

STREET, B.

1994 « The International Dimension », in U. H. MEINHOF & K. RICHARDSON (eds.), *Text, Discourse and Context : Representations of Poverty in Britain*, London-New York, Longman : 47-66.

URRY, J.

1990 *The Tourist Gaze*, London-Thousand Oaks-New Delhi, Sage Publications.

WOOST, M. D.

1997 « Alternative Vocabularies of Development ? “Community” and “Participation” in Development Discourse in Sri Lanka », in R. D. GRILLO & R. L. STIRRAT (eds.), *op. cit.* : 229-253.

ZUNIGO, X.

2007 « “Visiter les pauvres”. Sur les ambiguïtés d'une pratique humanitaire et caritative à Calcutta », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 170 : 102-107.

ZYSBERG, C.

2004 « Le tourisme solidaire et responsable, c'est du tourisme », *Espaces*, 220 : 18-19.

RÉSUMÉ

Cet article explore les relations complexes liant musique, tourisme et développement à Madagascar et en Europe. Trois parcours de « développeurs » sont analysés, où se construisent des relations d'échange et de soutien mutuel entre musiciens et organisations humanitaires et dans lesquels le tourisme a tantôt joué le rôle de déclencheur, tantôt au contraire découle de cette rencontre entre membres d'une ONG et artistes. Nous faisons l'hypothèse que l'arrivée dans le duo développement-tourisme d'une troisième dimension, celle des pratiques culturelles (ici la musique), et plus particulièrement de leurs acteurs, les musiciens, permet de dépasser les incompréhensions entre membres d'une ONG venus d'Europe et population malgache qu'ils sont venus aider. Ce triangle de support mutuel permet de rééquilibrer — en partie au moins — les inégalités inévitablement créées par ces pratiques d'aide à sens unique.

ABSTRACT

Inspirational Triangle. Music, Tourism and Development in Madagascar. — This article explores intricate interconnections between music, tourism and development in Madagascar and Europe. We analyze three trajectories of actors in humanitarian work whereby a relationship of exchange, friendship and mutual support has developed between members of humanitarian organizations and artists. In some instances, this relationship has been *triggered* by a prior experience of tourist visits to Madagascar, and in others has *led* to it. Using data from our fieldwork in Madagascar and Europe, our paper develops the hypothesis, that the cultural practices (here music), and in particular their actors, the musicians, create a third dimension in the duality development-tourism, which overcomes the frequent misunderstanding between NGOs' members coming from Europe and local Malagasy people whom they have come to assist. This triangle of mutual support rebalances some of the inevitable inequalities arising from one-way practices.

Mots-clés/Keywords : Madagascar, artistes, développement, musique, tourisme, ONG/Madagascar, artists, development, music, tourism, NGO.